

jouant sa tête dans les entreprises de chaque nuit pour de l'or qu'il dépense en orgies, il n'a guère d'autre avenir que l'échafaud, et il le sait. Une chaîne le lie à l'homme qui l'a fait agir contre vous.

—Connaissez-vous celui-là ?

—Non, mademoiselle.

—Mais vous êtes libre ? vous pouvez aller et venir dans la maison, il vous serait facile de me faire évader ?

—Une seule porte donne accès à cette chambre, mademoiselle, celle par laquelle je suis entrée. L'escalier qui y conduit se trouve à l'intérieur d'une salle basse dans laquelle veillent trois hommes, dont le meilleur est dix fois bon à pendre. Rien ne peut les séduire ni les acheter. J'ai reçu ordre de demeurer sur le palier de votre chambre, jusqu'à ce que vous m'appeliez. Je crois même que je quitterai la maison aussitôt l'arrivée du maître.

—Dans quelle rue se trouve cette maison ?

—Je ne puis vous le dire.

—Vous êtes jeune, pourtant ! fit Mélati, vous devriez avoir pitié. J'ignore ce que vous avez souffert ; dans vos réticences je devine des fautes qu'il ne m'appartient pas de juger, des désespoirs sourds excitant ma compassion. Dieu vous prendrait en miséricorde si vous aviez pitié de moi... Vous avez eu une mère...

—Je ne l'ai jamais connue.

—Des sœurs, une famille ?

—J'ai grandi dans la rue, au milieu de gens ayant intérêt à me pervertir... Et je suis tombée si bas que, si vous me connaissiez, votre pitié n'oserait descendre jusqu'à moi.

—Oh ! vous vous trompez, répliqua Mélati de sa voix harmonieuse, je me sentirai toujours saisie de compassion pour une femme qui souffre. Serais-je donc moins miséricordieuse que le ciel, qui promet un repentir au généreux pardon ? Dans votre vie d'épreuves, nul ne vous a-t-il parlé de Dieu ?

—Personne, répondit Florine, je n'ai entendu son nom qu'au milieu des blasphèmes. Dieu ! mais s'il pouvait avoir compassion de ses créatures, il les protégerait quand elles sont innocentes, au lieu de les relever lorsqu'elles sont devenues coupables. Je me rends justice, allez ! Quelque jour, à force de m'avoir mêlée à leurs trames, les misérables auxquels j'obéis me feront passer en cour d'assises... Tenez ! il suffirait de votre dénonciation pour obtenir ce résultat... Enlèvement d'une jeune fille mineure... Mon compte serait vite réglé... La maison centrale pour Florine !... Et savez-vous ce que c'est que ces lieux d'expiation ? C'est le travail de douze heures sans repos, des repas insuffisants, le silence perpétuel, le silence qui amène la folie. Que voulez-vous qu'on devienne lorsqu'on ne trouve dans son souvenir que des fautes et des crimes... Ils le savent bien ceux qui m'emploient ! La pitié m'est interdite, parce que cette pitié serait ma perte.

—Vous vous trompez, dit Mélati, jamais je ne révélerais que je vous dois la liberté.

—Quand bien même vous vous tairiez, ne devineraient-ils point que je vous ai prise en pitié. Ils attendent une occasion pour se débarrasser de moi ; cette occasion, ils ne manqueraient pas de la faire naître, du moment que je cesserais d'être dans leurs mains un instrument docile.

—Je ne vous demande qu'une grâce, une seule.

—Je serais obligée de vous refuser.

—Qui sait ! Je n'écrirai rien ; vous vous bornerez à aller chez mes amis et à leur donner l'adresse de cette maison... je serai sauvée.

—Je ne puis pas.

—Ceux qui viendraient à mon aide sont de grands cœurs... La femme est une sainte, le mari est digne de sa compagne, et Blanche leur fille m'aime comme une sœur... Quand vous serez près d'eux, vous pourriez vous croire en sûreté... Tous vous aideraient à changer de vie, à remonter le sentier qui vous a conduite à l'abîme... M. de Gailhac-Toulza...

—Gailhac-Toulza, répéta Florine, je connais ce nom, je le connais...

—Il a fait tant de bien...

—Attendez, je me rappelle... Il a été procureur-général... Je le vois encore en robe rouge, parlant au nom de la religion, de la morale, tonnait contre une fille criminelle, demandant son châtement... Un châtement terrible : la mort... Comprenez-vous cela ? Je l'ai vu, j'y étais... Les yeux fixés sur lui, tremblante, comme s'il pouvait tout de suite faire jouer le couperet de la guillotine... Les jurés furent plus miséricordieux, ils condamnèrent à une peine légère

cette accusée... Ah ! vous êtes l'amie de M. de Gailhac-Toulza, n'attendez rien de moi, alors, n'attendez rien !

—Soit, reprit Mélati, je ne compterai plus que sur Dieu.

Florine sourit.

—Quelle heure est-il ?

—Dix heures ; n'ayez aucune crainte, soupez si vous avez faim, je veillerai sur vous cette nuit, vous ne recevrez point de visite avant demain.

Florine quitta la chambre, et cette fois Mélati n'essaya pas de la retenir. Elle savait, du reste, que si elle tirait le cordon de la sonnette, la jeune femme accourrait à son appel.

Quand elle se trouva seule, toute l'amertume de son désespoir déborda de son âme. Son effroi grandit en présence de l'inconnu qui la menaçait. Le danger devint plus tangible, plus épouvantable, elle se demanda comment elle y ferait face, elle si faible, tandis qu'une créature comme Florine se déclarait incapable de l'affronter.

Avec quelle ardeur elle invoqua Dieu ! Combien elle appela à son aide le père frappé traitreusement dans une misérable chambre d'auberge, la mère morte de langueur, tuée sans doute par le souvenir de celui qu'elle avait tant aimé.

Elle essaya ensuite de rassembler son courage, prit un peu de pain, dans la crainte que la faim augmentât sa faiblesse, puis, se couchant toute vêtue sur le divan, elle s'endormit en dépit de sesangoisses.

Quand elle s'éveilla, par la raie lumineuse glissant entre les volets, elle devina que le jour était venu. Alors elle sonna Florine qui vint à son appel, plus pâle, plus humble encore que la veille.

Mais Mélati ne lui demanda plus de l'aider à quitter sa prison, elle se contenta de s'informer si ses ennemis ne se démasqueraient point.

—Vous recevrez aujourd'hui une visite, se contenta de répondre Florine.

Mélati attendit, et attendit seule. Bien que Florine lui témoignât une certaine pitié, la vue de cette fille la troublait. Repentante, elle l'aurait attirée ; mais silencieuse et dévouée d'une façon implicite à ceux qui la persécutaient, Mélati ne pouvait plus la garder près d'elle.

Dans l'après-midi, un coup sourd frappé sur un gond retentit jusque dans la chambre de la jeune fille. Bientôt après elle entendit du bruit dans l'escalier, distingua un court colloque avec Florine, puis les pas de celle-ci.

Une clef tourna sans bruit dans la serrure, la porte s'ouvrit, et à la clarté de la lampe Mélati vit paraître l'homme qui déjà l'avait suivie, son persécuteur.

Elle se leva toute droite, le regardant de ses beaux yeux clairs.

—De quel droit m'avez-vous enlevée ? De quel droit me tenez-vous captive ? lui demanda-t-elle.

M. de Luzarches s'inclina profondément devant la jeune fille.

—Voulez-vous, répondit-il, me faire la grâce de m'entendre.

—Non, répondit-elle, pas avant que je sois libre.

—Vous le serez.

—Ouvrez cette porte, je vous croirai.

—De quoi me servirait de mentir ? Je viens ici pour vous fléchir, non pour vous insulter et augmenter votre défiance. Ecoutez-moi, si après m'avoir compris vous ne me pardonnez point encore, vous me jugerez du moins d'une façon moins défavorable.

—J'en doute, répondit Mélati.

Elle retomba sur le divan, tandis que Maxime restait debout comme un accusé.

—Mademoiselle, reprit-il, je vous aime...

—Un tel mot !

—Amène la rougeur à vos joues et met la colère dans vos yeux, je le vois. Que voulez-vous, les anges ne comprennent pas les hommes !

—Je vous aime du jour où je vous vis pour la première fois, si belle, si pâle, reportant chez un éventailiste célèbre les œuvres que vous veniez d'achever. De cette heure, je vous appartins d'une façon absolue, je devins votre esclave, et je sentis l'impossibilité de vivre sans vous. Je tentai de vous rejoindre. Sous le prétexte d'une cause à plaider, je pénétrai chez M. de Gailhac-Toulza ; je ne réussis point à lui persuader qu'il pouvait gagner mon procès... Privé de ce moyen de me rapprocher de vous, je vous suivis, follement attiré par votre charme et résolu à vous conquérir coûte que coûte. Mais déjà vous étiez sur vos gardes, et je ne vous vis plus

qu'accompagnée d'un page rustique dont vous avez fait votre garde.

—J'avais peur de vous, fit Mélati.

—Peur ! avant de m'avoir entendu, avant de savoir ce que je viens vous apprendre...

—Celui qui enlève une jeune fille à ses défenseurs, à ses amis, ne doit lui rien apprendre que d'infâme.

—L'injure de m'élever jusqu'à vous est-elle donc si sanglante. Je le sais, vous êtes digne de tous les respects, et les plus fiers devraient s'estimer heureux si vous les remarquez. Mais durant des années vous eussiez passé près de moi sans me voir. Vos regards se lèvent trop haut pour voir où je suis. Je le compris vite. Comment vous séduire ? Vous êtes pure comme le diamant. Je n'y songeai même pas. Les tentations ne pénétrèrent point sous votre cuirasse de vertu. Il fallait courir le risque de vous déplaire, de vous irriter, de faire de vous mon ennemie pour arriver à être entendu. Et maintenant, mademoiselle, me jugez-vous aussi coupable ?

—Plus que je ne le supposais encore. De quel droit m'imposer un amour que je n'ai ni demandé ni accepté ? Croyez-vous qu'il suffise que vous soyez pris pour moi d'une fantaisie, car je juge le mot amour trop grand pour être prononcé par vous, pour que je sois obligée de répondre à cette passion ? Si vous avez pour moi autant de respect que vous l'affirmez, pourquoi ne point m'écrire loyalement, ou plutôt vous adresser à Mme de Gailhac-Toulza, qui remplace aujourd'hui ma mère.

—Votre amie m'aurait repoussé.

—Etes-vous donc plus méprisable encore que je ne le suppose ?

—Je ne suis plus jeune, mademoiselle, je sens toute mon infériorité, et cependant je garde l'espérance. C'est de vous, de vous seule que je prétends vous tenir...

—Eh bien ! répliqua Mélati d'une voix glaciale qui semblait mal s'accorder avec la douceur de son caractère et l'expression de son visage, renoncez tout de suite à vos prétentions, car jamais, entendez-vous, je ne serai votre femme.

—Vous avez dit jamais, et vous êtes femme ! Moi qui suis homme, c'est-à-dire la force et la volonté, je vous répète : je veux !

—Que m'imposez-vous votre vouloir ou vos désirs ! On ne traîne pas une jeune fille à l'autel malgré elle.

—Non, mais l'emprisonnement que vous subirez viendra à bout de votre résistance. De quoi vous servirait de lutter ? Tout à plié devant moi, hommes et choses. Je vous aime assez pour me montrer bon, dès que vous aurez consenti à un mariage qui doit s'accomplir. Si vous refusez, qu'arrivera-t-il ? Je vous garderai ici, loin de tous ceux que vous aimez, qui vous estiment et qui pourraient vous défendre.

—Ceux-là vont s'inquiéter de mon absence, ils me feront chercher, la police me retrouvera...

—Vous supposez l'impossible. La police ne vous retrouvera point, soyez sûre qu'elle n'est pas assez bien faite pour cela. Cette maison est louée par bail à des gens que je tiens dans ma main, par leurs vices et par leurs crimes. En France, on ne viole pas le domicile des individus. Mais, admettons qu'on vous retrouve... Vous y serez seule, alors... les hommes qui vous surveillent, la femme qui vous garde, auront disparu comme par enchantement... Qui accuserez-vous du rapt dont vous êtes victime ? Quel scélérat dénoncerez-vous à la justice ? Savez-vous mon nom, seulement ? Pour vous, je suis et je resterai "celui qui vous aime," sans autre désignation, jusqu'à ce que vous consentiez à devenir ma femme.

—Je suis en prison, fit Mélati, vous-même venez de le dire, et vous êtes à la fois mon ravisseur et mon geôlier. Quels étranges moyens pour arriver à gagner le cœur d'une honnête fille.

—On emploie ce qu'on peut.

—Je connais mal le monde, et j'ai vécu dans un milieu pauvre. Depuis que j'habite dans la famille de Gailhac-Toulza, je conserve mon amour de la solitude. J'en sais assez cependant pour être sûre que l'homme épris d'une fille comme moi s'adresse à ses parents ou à ses tuteurs. Je ne connais rien de vous, avez-vous dit, et c'est la vérité. Rien de vous ! pas même votre nom ! Vous agissez en bandit, je dois croire que sur ce nom est une tache ineffaçable.

—Non, pas de tache. Le mal que j'ai commis, je puis m'en repentir et l'expier. Seule, vous êtes capable de me ramener au devoir et d'appeler sur moi le pardon. Comprenez-moi ! Vous seriez l'absolution